

« *Nouveaux regards sur la Renaissance et le XVI^e siècle* »,

Gaillon, Journée d'études sur la Renaissance, lycée André Malraux, lundi 25 septembre
2017

La lecture des nouveaux programmes de 5^e amène à s'interroger sur le choix de l'espace géographique. Un recentrage s'opère sur la Méditerranée de Soliman et de Charles Quint. Ce recentrage fait suite aux travaux déjà anciens de Fernand Braudel (*La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 1949), ainsi qu'aux programmes du CAPES et de l'agrégation sur la monarchie espagnole. Ces nouveaux programmes se saisissent de l'enjeu lié à l'essor des empires (ottoman, hispanique) et à la dynamique d'expansion européenne qui questionne une première mondialisation.

Ce recentrage propose un changement par rapport au récit traditionnel qui se focalisait sur la Renaissance italienne. Le récit italien centre la Renaissance sur les XIII^e et XV^e siècles. L'attention portée au XVI^e siècle conduit en partie à ce déplacement de l'espace géographique étudié.

Madame Steinberg propose de partir de la figure de Charles Quint pour aborder quatre thèmes :

- Les princes de la Renaissance
- L'exercice du pouvoir à la Renaissance
- La question de l'expansion impériale et de la mondialisation
- Les affrontements religieux

1. Les princes de la Renaissance

La question du prince des arts et des lettres peut être traitée à travers l'exemple de Charles Quint. D'abord héritier de la cour de Bourgogne (par son père Philippe le Beau), duché reconquis contre Charles le Téméraire, il hérite des autres terres patrimoniales de la cour de Bourgogne, notamment les possessions flamandes et la Franche-Comté.

Charles Quint est francophone, il a du mal à parler espagnol. Cette attache flamande et bourguignonne est essentielle pour lui. Il a une passion pour la chronique d'Olivier de la Marche, compagnon de Charles le Téméraire. Charles Quint baigne dans l'ambiance des cités drapières de Flandres, centre économique majeur en Europe, qui encourage un art pictural majeur (commandes de l'Eglise et commandes privées). On connaît la protection que Charles Quint a accordée au Titien qui a réalisé plusieurs portraits de lui. Charles Quint regarde aussi du côté de l'Italie ; sa collection de peinture constitue aujourd'hui la base de la collection du musée du Prado à Madrid.

L'empereur veut imposer sa mainmise sur les circuits économiques, notamment en direction de l'Italie (guerres d'Italie l'opposant à la France pour le contrôle du commerce de la laine, du cuir ou de la verrerie et se soldant par la signature des Traités du Cateau-Cambrésis en 1559) et des échelles du Levant pour le commerce des épices. Ces routes sont largement coupées au XVI^e siècle, du fait de l'occupation ottomane, même si les Vénitiens n'ont jamais cessé de commercer dans la Méditerranée orientale y compris après la chute de Constantinople.

Pour les Espagnols, la préoccupation majeure reste le passage entre la Flandre et la péninsule ibérique ainsi que les territoires italiens (Royaume de Naples, Sicile), le fameux « tour de ronde » espagnol. Ils veulent s'assurer la maîtrise des routes jusqu'aux Flandres, notamment celles des cols alpins et du Milanais. Pour les Français, qui affrontent les Espagnols en Italie, c'est le desserrement de cet étau espagnol qui est essentiel.

Ces enjeux ne doivent pas masquer les enjeux culturels qui ne sont pas nuls : tout ne relève pas de mobiles économiques. Tous les souverains de la Renaissance ont protégé des artistes, des philosophes, pour assurer la propagande, mais aussi pour permettre une élévation du niveau culturel des élites, par la maîtrise de la culture et de l'enseignement. L'Église et les États investissent le système éducatif : les universités connaissent un essor certain (création du collège au XVI^e siècle). Tous les princes de la Renaissance ont protégé la circulation des lettrés et des artistes, parmi lesquels beaucoup d'Italiens et des Grecs, en exil de Constantinople, après 1453 (le *Banquet* de Platon n'est connu en Europe qu'à partir de cette époque). Ces migrants grecs et italiens sont appelés à développer cet enseignement en Europe dans toutes les institutions créées à cette époque (collège des « Lecteurs Royaux », collège de France créé par François I^{er} en 1530).

Parmi les intellectuels protégés par Charles Quint, il y a Érasme de Rotterdam, lui-même représentatif du dynamisme de cette région flamande, de cette mobilité des lettrés (voyages, correspondance avec Alde Manuce, « prince des éditeurs » à Venise). Il est l'auteur de nombreuses traductions d'ouvrages et d'une vaste correspondance en Europe notamment avec Thomas More. Son travail témoigne d'un intérêt pour les ouvrages en grec et en hébreu, notamment les textes bibliques, une de ses entreprises les plus monumentales étant la traduction du *Nouveau Testament* qui montre en quoi il incarne bien l'humanisme chrétien. Chrétien convaincu, il rejette les superstitions (cf. son *Éloge de la folie*), celles de la « foi gothique » expression que l'on voit se développer alors. Cet humanisme chrétien (incarné en France par Lefebvre d'Étaples et Rabelais) entend développer une religion plus érudite, plus exigeante et plus personnelle, plutôt que tournée vers l'obéissance à la hiérarchie et la tradition.

Les relations de Charles Quint avec le Titien et avec Érasme offrent des exemples intéressants de la circulation des hommes, des idées, et des biens culturels. La relation entre Érasme et Charles Quint se tend cependant sur la question religieuse, particulièrement sur la relation avec les protestants. Lui dont on a pu dire qu'il « avait pondu l'œuf que Luther fit éclore », ne peut accepter ni la radicalité du schisme, ni les persécutions mises en œuvre par Charles Quint.

Érasme incarne un humanisme optimiste, centré sur l'homme, y compris sur les fins spirituelles de l'homme. Il représente une génération qui va voir tous ses espoirs se heurter à la réalité, à la montée des violences, des oppositions, des périls à travers les guerres d'Italie et les conflits religieux (entre chrétiens, mais aussi entre chrétiens et musulmans ottomans).

Charles Quint, lui, serait ainsi un prince de la Renaissance caractéristique, mais dans un temps qui ne l'est déjà plus vraiment.

2. L'exercice du pouvoir : Charles Quint est caractéristique d'un prince de la Renaissance, « roi de guerre ».

Charles Quint règne à plusieurs titres, et l'espace géographique sous sa domination est représentatif du morcellement politique de l'Europe du XVI^e siècle. Comme duc de Bourgogne, il est suzerain des villes libres de Flandres, qui ont toutes des prérogatives coutumières. Les « libertés » dont elles disposent regroupent les privilèges, les coutumes héritées, les traditions. Charles Quint tente d'unifier l'ensemble de ces petits États, formés de 17 provinces, mais se heurte à de vives oppositions, à des révoltes des seigneurs et des villes flamandes : cette tentative d'unification se solde par un échec. La seule institution commune que Charles Quint parvient à imposer à ces États c'est l'Inquisition, même si c'est après son abdication que se déclenche la « Guerre de Quatre-Vingts ans », cette succession de révoltes contre les Espagnols qui aboutit à la scission entre les Pays-Bas espagnols et les Provinces-Unies.

Monarchie renforcée au point de vue des impôts et de la levée des armées, l'Espagne devient un État bureaucratique (surtout sous ses successeurs Philippe II, III et IV), un pays qui réussit son organisation administrative (système de délégation à des gouverneurs et des vice-rois dans les États qui dépendent du pouvoir espagnol). Cette organisation administrative influence la monarchie française. Son efficacité s'illustre notamment à travers les levées militaires régulières, les fameux *tercios*. En Castille s'exprime un attachement réel au roi, une obéissance, qui se traduit par la quasi absence de révoltes nobiliaires. Le type de société de cour est hérité de la cour de Bourgogne, avec une étiquette précise, un système de grâce et de faveurs, qui servira de modèle à la France des Bourbons.

En revanche l'Aragon, la Catalogne, Valence ou le Pays basque gardent un grand attachement aux *fueros*, ces anciennes coutumes qui organisent les relations de pouvoir. Sur ces territoires, le régime n'est pas absolutiste mais « pactiste », c'est-à-dire que le roi doit jurer de respecter les *fueros* et les institutions locales (*Cortes*).

Le cumul de la fonction de roi d'Espagne et d'empereur est unique dans la personne de Charles Quint. Lorsqu'il abdique entre 1555 et 1558, il transmet à son fils Philippe l'héritage flamand et espagnol, mais à son frère Ferdinand la couronne impériale. En tant qu'empereur, il a l'immense prestige de la fonction : il est chargé de défendre la chrétienté, à côté du pouvoir spirituel représenté par le pape. Descendant des empereurs romains

(réminiscence sous la Renaissance de cette figure essentielle), son pouvoir et son prestige se heurtent cependant à des rivalités avec le pape, au gré des guerres d'Italie et des retournements d'alliances. Mais c'est surtout l'éclatement confessionnel de l'empire avec les Réformes qui met à mal ce rêve d'universalité.

La figure de Charles Quint révèle ainsi la grande complexité de l'Europe politique : territoires aux statuts divers (royaumes, seigneuries, communes...), diversité des modalités de règne (héritage, mariage...), diversité des modalités d'exercice du pouvoir (pactisme, absolutisme...). La réflexion sur les régimes politiques est ravivée par la lecture des anciens, et notamment par la lecture d'Aristote (idée selon laquelle il y a trois régimes possibles : la démocratie, l'aristocratie et la monarchie). Cette réflexion sur le système politique doit être lue au regard du contexte de troubles et de guerres (guerres d'Italie, guerres confessionnelles...) de l'époque, elle est dominée par l'idée de dégénérescence de ces régimes, de dégénérescence du pouvoir. Les penseurs de la Renaissance (ex : Machiavel) réfléchissent aux manières de lutter contre les dérives des différents régimes politiques. Cette intense réflexion est à la base de la pensée politique moderne.

3. La question de l'empire

On dit de Charles Quint qu'il est à la tête d'un empire « sur lequel le soleil ne se couche jamais », ce que sa devise *Plus Oultra* semble corroborer. Pourtant en 1516, lorsqu'il monte sur le trône d'Espagne, l'empire est encore embryonnaire. En Amérique (le terme n'apparaît qu'en 1507), la conquête de l'empire aztèque par Cortès, puis des Andes par les frères Pizarro se font sous son règne et s'achèvent même après, tandis que l'expansion asiatique est plus tardive (Philippines sous Philippe II). Cet empire n'est également pas sans connaître de sérieux concurrents, au premier rang desquels on trouve les Portugais (ils sont au Brésil dès 1500 avec Cabral), puis progressivement les Anglais (en Amérique du Nord) et enfin les Français et les Hollandais, même si cela se fera sous le règne de ses successeurs.

Le règne de Charles Quint est en tout cas une période de révolutions, à plus d'un titre. Révolution démographique tout d'abord : les départs vers l'Amérique sont suffisamment nombreux pour bouleverser l'équilibre démographique de la péninsule ibérique (1 millions de personnes au cours du XVI^e siècle). Les raisons de ces départs sont liées à l'attraction pour les richesses réelles (argent, mine de Potosi) et supposées.

Côté américain, les bouleversements sont évidemment encore plus radicaux : d'environ 80 millions de personnes avant l'arrivée de Colomb (estimation forcément imparfaite), la population autochtone s'effondre à environ 10 millions au début du XVII^e siècle. Les causes en sont connues : violence de la conquête, montée du désespoir et des suicides, refus de procréer, mais surtout choc microbien. Dans le sens inverse, la syphilis, qui fera des ravages en Europe, vient des Amériques. Un autre bouleversement démographique est évidemment la conséquence de la mise en place de la traite négrière atlantique (par les Portugais à partir de 1520), même si elle trouvera son plein développement aux XVII^e et surtout XVIII^e siècles.

Les bouleversements sont également scientifiques, techniques et culturels : développement de nouvelles routes maritimes (qui entraîne de grands progrès cartographiques), possibilité de faire le tour du monde, développement de tous les instruments qui ont permis cette navigation, meilleures connaissances météorologiques, intérêt pour la navigation hauturière... La découverte par les Européens d'autres peuples aiguise leur intérêt ethnographique, qui s'agrémentent de toute une mythologie issue de la littérature médiévale (les Patagons, des géants sont vus en Argentine, croyance dans les Amazones, référence à l'Antiquité, à Plin). D'autres questions sont soulevées par ces découvertes : ces hommes ont-ils une âme ? La question est tranchée par le Pape en faveur de l'intégration des Indiens à la création divine. Enfin les récits de voyage alimentent les réflexions sur la diversité des cultures (cf. Montaigne).

Révolution économique ensuite : l'arrivée massive d'or et d'argent a pour conséquence le développement d'une économie de rente qui handicape grandement le développement de l'Espagne (les colonies marchandes de Cadix par exemple sont tenues par des marchands étrangers, il n'y a quasiment pas de marchands espagnols). De même, les nouvelles routes commerciales décentrent le commerce de la Méditerranée vers l'Atlantique et l'Océan indien, et les échanges de « nouveaux » produits bouleversent les modes de consommation (blé, bétail ou canne à sucre d'un côté, maïs, tomate ou tabac de l'autre).

Révolution religieuse enfin. Certains voient dans l'expansion impériale la continuation de l'esprit de croisade de la *Reconquista* menée en Espagne – 1492 serait bien en ce sens une année charnière. Il existe un engagement, un investissement véritable des Européens dans cette mission, et les villes américaines sont marquées par cette emprise religieuse des franciscains, des jésuites, et des dominicains... Une acculturation des populations autochtones se développe, ainsi que des techniques de conversion ; des îlots voient cette emprise s'exercer (les villes), tandis que d'autres en sont éloignées (les montagnes). Attention cependant à ne pas exagérer cette dimension : la réussite de cette ambition évangélicatrice s'est accomplie sur un terme plus long que le seul XVI^e siècle.

Ces révolutions ont-elles abouti à une « première mondialisation », pour reprendre les termes de Serge Gruzinski (*Les quatre parties du monde. Histoire d'une mondialisation*, 2004) ?

La circulation des produits est une évidence (même si la plupart restent longtemps des produits de luxe destinés à une minorité). Mais est-ce suffisant ? Les idées, comportements, modes de vie ont également été bouleversés. Le renouveau historiographique depuis une quarantaine d'années a mis l'accent sur les phénomènes d'acculturation des populations autochtones, et leur adaptation pour mêler leur culture propre à ce qui leur est imposé de l'extérieur (Nathan Wachtel, Serge Gruzinski par exemple).

Mais le débat sur la mondialisation reste ouvert. Certains insistent sur les lieux de contacts, les « hommes transfuges » (traducteurs, marchands, aventuriers...), mais la majeure partie de la population mondiale échappe complètement à cette mondialisation. Qui en Inde et en

Chine continentale a entendu parler des Européens ? Qui au fin fond de l'Amazonie ? Peu de monde ou personne.

4. Les affrontements religieux

Dans un contexte marqué par les violences politiques (conquêtes), la violence religieuse porte une dimension particulière.

C'est d'abord la violence de l'affrontement avec les Ottomans. L'avancée des Turcs (prise de Constantinople en 1453) entraîne un nouveau partage entre chrétienté et islam en Méditerranée. Le début du XVI^e siècle voit la reprise des hostilités jusqu'en 1556 : conquête des Balkans, Rhodes, Syrie, Palestine, Arabie. Vienne est menacée (1529). En Afrique du Nord, à travers les Barbaresques, les Ottomans s'implantent. Les Européens tentent de juguler cette progression, cette avance d'un État musulman. Cette dimension est omniprésente au XVI^e siècle : guerre de course, problème des captifs en Méditerranée (Cervantès a donné une description du bagne d'Alger). La victoire de Lépante est symbolique, mais elle ne change rien à la puissance ottomane : on est habité par cette menace turque. Pour les Européens des Balkans, c'est un passé encore très présent aujourd'hui.

L'année 1492 illustre également cette période de tensions religieuses avec, une fois vaincu le dernier royaume musulman de la péninsule, l'expulsion de 200 000 juifs d'Espagne (puis du Portugal en 1497). Les musulmans restant après cette date sont convertis de force entre 1499 et 1526, devenant des Morisques, qui sont eux-mêmes expulsés en 1609. On voit ici la poursuite d'une tradition de croisade, mais l'apparition également de nouvelles justifications pour l'expulsion : ils sont perçus comme imparfaitement convertis ou sont qualifiés de « sang impur ». Dans l'Espagne du XVI^e siècle, les candidats aux hautes fonctions doivent fournir un statut de pureté de sang (*limpieza de sangre*).

La conversion d'une partie des Européens au luthéranisme puis au calvinisme est un fait majeur. La carte religieuse de l'Europe est aujourd'hui encore, en grande partie, liée à cet héritage.

Si le compromis d'Augsbourg en 1555 (« *Cujus regio, ejus religio* » : « tel prince, telle religion ») semblait régler le problème, il n'a pas empêché les guerres de Religion en France ni en Angleterre, puis la guerre de Trente Ans (1618-1648).

Quels facteurs d'explication ? Un premier réside dans la prétention universelle du catholicisme, qui ne peut se satisfaire de l'existence d'une Église schismatique concurrente. Deuxièmement, il existe chez certains réformés une remise en cause des formes de gouvernement : l'État devrait se plier à la loi religieuse (baptistes, millénaristes, puritains...). Enfin, la question de la division religieuse pose celle de l'obéissance des sujets à leur souverain : quelle fidélité attendre d'un sujet professant une foi différente et concurrente, en ce qu'elle peut être celle d'un souverain ennemi ? Cette question religieuse est d'emblée une question politique.

Face à ces problèmes soulevés par le schisme consécutif aux réformes religieuses, plusieurs attitudes ont été adoptées.

On recherche la concorde religieuse, on réunit une assemblée (comme le fait Charles Quint avec la Diète de Worms en 1521), mais cette voie est difficile après les conversions massives au protestantisme (France, Angleterre, pays scandinaves). Michel de l'Hospital tente également ce dialogue (colloque de Poissy, 1561), ce n'est plus qu'un rêve humaniste.

Deuxième option : la séparation et la division des États selon la religion (Paix d'Augsbourg), mais la tentation de l'éradication est forte, ce qui provoque des guerres ou des massacres comme celui de la Saint-Barthélemy même si c'est une décision ponctuelle.

Une troisième voie, celle de la tolérance civile, consiste à prendre en compte la réalité, et à l'accepter. On tolère civilement une minorité à qui on donne des libertés, mais de façon limitée (obligation de discrétion). Cette recherche d'un *statu quo* est présentée comme temporaire : l'idéal reste une seule confession (le mot tolérance exprimerait une sorte de faiblesse). C'est ainsi que les souverains français ont tenté de régler la situation par différents édits de pacification qui aboutissent à celui de 1598 (édit de Nantes), qui met en place une situation inédite en Europe à cette date.

Face à cette violence religieuse, deux tendances politiques se dessinent et vont s'affirmer au cours du XVII^e siècle.

Une première option considère que l'État est là pour protéger les intérêts des croyants, mais qu'il est aussi là pour faire en sorte que les desseins politiques suprêmes soient guidés par le principe d'unité de la foi. C'est clairement la voie choisie par les souverains d'Espagne, pays dans lequel certains théoriciens jésuites vont jusqu'à justifier le régicide en cas de non respect de ce principe. Henri III, Henri IV sont assassinés dans ce contexte, Guillaume d'Orange aussi.

Une seconde tendance considère que les intérêts de l'État et de la paix civile sont supérieurs aux dissensions religieuses. C'est elle qui autorise notamment les Français à s'allier aux Ottomans. Ce principe de la « Raison d'État » est dénoncé par les Espagnols comme étant d'origine machiavélique ; il joue en tout cas un rôle majeur dans la mise en place de la pacification en France, et trouverait sa pleine affirmation dans l'absolutisme.

Le règne de Louis XIV qui emprunte à cette seconde tendance, emprunte aussi à la première option dans sa volonté d'unité religieuse (révocation de l'édit de Nantes, 1685), signe manifeste d'une influence du modèle politique espagnol.